

Paris point zéro

Catherine Lemieux

Number 159, Fall 2018

Cet animal m'a donné la vie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89363ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemieux, C. (2018). Paris point zéro. *Moebius*, (159), 81–88.

PARIS POINT ZÉRO

Catherine Lemieux

Il n'y a pas deux façons de quitter sa mère.
Marguerite DURAS

C'est dans un cinéma du Quartier latin que je vis pour la première fois *Hiroshima mon amour* sur grand écran, accompagnée de deux ou trois amis. Peut-être quatre. Je me souviens de deux d'entre eux qui me signifièrent, pendant le film en soupirant et après le film en riant, leur dégoût pour cette pesante bouse sentimentale. La honte. Car j'avais déclaré plus tôt que ce film était mon préféré. De tous, celui-là, avec un titre cucul indécent. J'avais vingt-trois ans. Honte pour moi, mais surtout pour eux.

Je ne connais plus ces gens. Mais j'aime encore ce film sur la honte de renaître. L'automne dernier je relus son scénario dans un café bondé. Encore une fois, je sentis le besoin de me cacher pour m'émouvoir sur les lieux que Duras imagine – elle n'est jamais allée à Hiroshima –, ceci sans prétendre à une forme plus ou moins mensongère d'objectivité. Quinze jours après l'attaque aérienne, écrite-elle, *Ce n'étaient partout que bleuets et glaïeuls, et volubilis*

et belles-d'un-jour qui renaissent des cendres avec une extraordinaire vigueur, inconnue jusque-là chez les fleurs. Sur les terres encore grosses du sang versé, la naissance apparaît pour ce qu'elle est ; un scandale qui survient partout et à toute heure, sans pitié ni triomphe.

Aussi je comprends ma naissance comme une horreur anodine et survis comme tout le monde en oubliant Hiroshima. Ça ne s'explique pas – je le réalisai devant mes étudiants – ce qu'il y a de misérable dans cette destinée : vivre d'oubli. Je n'aspire pas à plus, en digne représentante de l'espèce humaine, car malgré tous les revers du destin – c'est là le pire, malgré *tout* ! – toujours je me relèverai, recommencerai à manger, puis à dormir, me surprendrai un jour à faire des plans d'avenir, puis bientôt à aimer comme une barbare, *avec une extraordinaire vigueur*, une personne aux dépens de toutes les autres, vaincue par la bêtise du cœur.

— *Hi-ro-shi-ma, c'est ton nom.*

— *C'est mon nom. Oui. Ton nom à toi est Nevers. Ne-vers-en-France.*

Je n'ai pas de nom semblable, ne saurais dire de quelle catastrophe je reviens ni où elle a eu lieu. Mais je sais que c'est à Paris que je pris conscience du caractère monstrueux de la renaissance.

En 2008 j'habitai cette ville pendant huit mois au terme desquels je souhaitai y rester pour toujours. Contrainte de rentrer au Québec pour finir mon baccalauréat, je revins souvent à Paris et ne l'aimai plus jamais. Lorsque je critique encore cette ville pour les raisons coutumières – sa cherté et son odeur de pisse séchée au soleil, ses habitants

guindés, leurs remarques mordantes –, je trahis quelque chose. Une parenté illégitime.

*C'est Paris
Et à Paris y'a rien à faire
Juste marcher dans les rues
Marcher dans les rues pendant qu'il fait jour
Et attendre
Attendre qu'il fasse un peu plus chaud
Qu'il fasse un peu d'amour
P-A-R-I-S, Paris
On ne sait pas ce qu'on attend
Mais ça n'a pas d'importance
Parce que ça ne viendra pas
C'est Paris 1984
Hin ! belle année*

Celle où je suis née, loin du chant désabusé de Taxi Girl. Le son de 1984 a une puissance envoûtante sur ma personne. Je ne compte plus les fois où je tombai sous le charme d'un titre qui – je le découvrais après coup – parut cette année-là. Ces ondes m'ont travaillée dans le ventre de ma mère et j'en garde des séquelles à jamais. Quand je cherche d'où je viens, je ne m'intéresse à mes parents que par paresse et conformisme. C'est à tort qu'on met tout sur le dos de ces passeurs maladroits à qui l'on reproche – une vie entière ! – de nous avoir jetés dans le monde. Mes origines, je les trouve aussi dans la musique qui passait à la radio, dans les supermarchés américains et sur les plages de la Méditerranée. Je ne m'intéresse pas au country qui jouait à Cap-aux-Meules, mais aux influences clandestines. Ou inventées de toutes pièces. J'aime penser

que la pop tisse un filet protecteur – d'une fausseté certes remarquable, mais pas moins enivrante – couvrant la planète entière. Les airs qui planent à Paris et à Londres atteignent une île du golfe du Saint-Laurent, répercutés par la stratosphère. Je suis née de la new wave, de la dystopie racontée avec une voix douce, auréolée de la froideur aérienne des synthétiseurs.

Il fait froid dans nos têtes

C'est pas Tokyo, Londres ou New York ou Amsterdam

Non, non, c'est Paris

Et à Paris y'a rien à faire

Paris

Ville de nos rêves

Les rêves portent ailleurs. Je donnai à cet ailleurs un nom commun, car j'étais impatiente et désorientée. Paris. Cinq lettres qui fixèrent mon chemin de fuite, auparavant des plus aléatoires. Paris, parce que l'atmosphère y est dense. D'histoire, dirent-ils, les fonctionnaires qui m'y envoyèrent. Étiquetée «jeune fille avec de l'avenir», je fus officiellement financée pour m'épanouir, tisser des alliances intercontinentales et faire rayonner ma culture d'appartenance. Moins officiellement, pour oublier d'où je venais.

Je me vois, assise à la table de mon appartement du I^{er}. Une chambre louée pour rien à une connaissance d'une connaissance. J'avais de la chance, toujours eu de la chance à l'étranger, jamais chez moi. Amelia me faisait face, munie d'un magnétophone. Son intelligence m'incommodait, sa modestie aussi. Car je m'étais habituée à l'extravagance badine de mes nouveaux amis, drop-outs

ou étudiants flemmards de l'École du Louvre. Cette Américaine, linguiste en échange à Paris, ne donnait pas dans la frivolité, mais dans la bienveillance et le sérieux. Je n'avais pas pu lui refuser l'interview qu'elle m'avait demandée et qui porterait sur mon rapport à ma langue maternelle. Elle avait déjà interviewé deux ou trois Québécois qui avaient reproduit le discours attendu, peut-être même en prenant un ton solennel ou en versant quelques larmes. Ils avaient tenu des propos édifiants, avaient point par point expliqué en quoi ils étaient fiers des singularités de leur langue, puis en quoi ils souffraient des moqueries auxquelles leur accent les condamnait. Ils avaient raconté leur martyr au nom de la mère patrie, mettant en valeur leur endurance face à l'odieux assimilateur, une endurance qui ne manquait pas de rappeler la robustesse des coureurs des bois. Devant Amelia qui me rapportait leurs paroles, je pris mon meilleur accent parisien – celui que j'avais piqué trois semaines après mon arrivée, lassée de devoir répéter encore une expression « trop mignonne » pour mes interlocuteurs touchés par mon ingénuité de colonisée – et déclarai que je ne parlerais plus jamais québécois de ma vie. Enfin, j'étais en adéquation avec moi-même – je suis convaincue avoir utilisé une formule ridicule du genre –, je me parlais comme je m'écrivais, guérie d'une affection dévastatrice, près du dédoublement de personnalité. Amelia s'étonna, forcément déçue que je n'incarne pas la minorité résiliente qu'elle valorisait dans ses recherches. Elle m'écouta pourtant longuement, multipliant les questions, traquant minutieusement le moment où je me dévoilerais. Peine perdue. Car c'est à Paris que je me livrai avec le plus d'application et le moins de scrupules à la passion des voiles.

Les jeans et les bottes rouges plates achetés à Montréal furent abandonnés dans le I^{er} arrondissement. Après Paris, pendant des années, je ne portai que des jupes ou des robes avec des chaussures à talons qui résonnent sur les pavés la nuit. C'est à Paris que j'appris à me maquiller, à faire des manières et à m'annoncer aux passants. Je les saluais sur les trottoirs avec une voix nouvelle. Grave et pleine, un peu éraillée, mais jamais chevrotante. Je vécus à crédit. Mon compte dans le moins, je bus tous les soirs. Les joues et le ventre ronds de bière, j'écrivis tous les matins. Empruntant aux écrivains que j'aimais, sans garder le compte. Je sortis dans les bars puants où les mannequins flânent drapés de soie. Je fis semblant d'être quelqu'un devant les portiers de club. Mes amis délurés, parisiens ou scandinaves, m'inculquèrent dans le désordre les principes de la vie magnifiée. Mes pensées se raffinèrent, gorgées de pessimisme amusé. À mesure que je pourrissais, lentement mais sûrement, par en dessous, ma façade se durcissait. Du grand toc. Dans les friperies du Marais et de Montmartre, je me parai de matières brillantes non recyclables. Me confectionnai une peau qui me survivrait.

Un Québécois passa au restaurant italien où je travaillais au noir. Ses comparses m'interpellèrent entre l'entrée et le plat principal. Ils exigèrent, regards attendris et sourires railleurs, que je confirme au sceptique que j'étais de sa race. Ce que je fis. Il ne me crut que lorsque j'eus repris mon accent montréalais. Celui appris, il faut le dire, à la perfection, comptant sur une expérience solide, celle acquise des années auparavant, lorsque je troquai l'accent des Îles-de-la-Madeleine pour celui de Québec (variante Haute-Ville) en seulement quelques semaines. Mon congénère ne me laissa pas de pourboire.

Un amant que je fréquentais depuis plusieurs mois avait une copine de longue date chez lui, en Autriche. Ne trouva pas le courage de me le dire. Pour les raisons que se donnent tous les lâches. En son honneur, mais aussi en l'honneur de Paris, j'appris la cruauté. Je le fis attendre, ramper, ignorai ses appels, démenti ses inquiétudes, me montrai débonnaire, puis glaciale, jusqu'à ce qu'il s'effondre, épuisé par mes facéties, prêt à quitter sa copine. C'est là que je le laissai tomber pour toujours. Mon premier flirt avec la méchanceté.

Un jour de retrouvailles, je présentai à mon traître, au détour d'un coquet relevé de cheveux, mes bras marqués par les mains d'un autre. Un photographe québécois qui, faute de se laisser bernier par mon accent parisien, m'avait débusquée dans un bar, à mon grand mécontentement. Qui s'estompa vite, puisque je revis ce garçon, transformé une nuit, à son insu, en instrument de mon chantage. Il avait la voix posée et quelque chose de Gainsbourg, bouche charnue et traits tirés, une grâce malicieuse, bien qu'il parlât trop. Je ne le revis qu'une fois à Montréal pour boire un verre et quand il me quitta pour aller voir une autre, il m'écrivit en chemin, « Paris t'allait bien ».

Il fallait passer par Châtelet pour rentrer des bars du XI^e. Entre minuit et une heure, presque chaque nuit, on me suivait. Des Rebeus, toujours, qui me faisaient la drague agressive. Je leur sortais mon tour, mon accent québécois agrémenté de ses sacres. Dès qu'ils comprenaient que je n'étais pas Française, ils me laissaient tranquille. Je me rappelle un type en particulier, qui me gratifia d'un high five énergétique en ricanant, avant d'aller chasser la bourgeoise ailleurs.

« Au début, on te trouvait étrange et un peu ennuyante, mais tu t'habillais bien. C'est bien la seule raison pour laquelle on t'a tolérée », me confièrent mes amis avec un regard complice.

De toute éternité, je reviens de Paris. P-a-r-i-s, Paris. Ville honnie et fabulée. Artiste de la démoralisation. Catin émue par son dépérissement patient. Quiconque rêve obsessivement d'ailleurs vient de Paris. Empire des vanités. Origine des penseurs qui s'émeuvent de leur insatisfaction pour caresser furtivement l'idéal, s'en amuser un brin, puis le laisser tomber dans un mouvement lascif. Je suis née, gluante et à bout de souffle, de cette mare de damnés qui tentent leur chance et ne la trouvent jamais. Paris n'est pas une ville en ébullition, mais en macération. Moins un lieu qu'une substance éthylique, aussi tonique que stagnante. Une liqueur grasse qui colle à la peau dès qu'on s'y mouille.

Où que j'aile, me revient cet air connu – l'hymne aux promesses vaines des métropoles – qui donne envie de râler éperdument, de partir en coup de vent, puis d'oublier. Tout, même Paris.